

Le diagnostic. Des hommes aux arbres

L’épistémologie du diagnostic est une discipline consistant à élaborer et surtout à critiquer les règles permettant de parvenir à un diagnostic de certitude.

Dans un monde médical idéal, on ne devrait pas commencer de traitement sans avoir de certitude clinique. C’est rarement ainsi, car les patients demandent souvent des traitements dit « symptomatiques » précisément pour améliorer des symptômes désagréables ou invalidants. Cela complique les diagnostics, puisque le cours naturel de la maladie est déjà dévoyé par les médicaments.

Cela a été ma première réflexion lorsque l'on m'a demandé de réfléchir à l'épistémologie de la science clinique en arboriculture, en effet, le biais que je viens d'évoquer ne doit pas exister pour les vétérinaires ou les arboristes puisque les animaux et les arbres n'ont pas cette exigence de soins immédiats. J'ai accepté avec plaisir de poursuivre cette réflexion bien que je ne connaisse rien aux arbres, sinon à leur bois que j'adore travailler.

Ce qui fait la difficulté de tous les diagnostics est la grande variabilité du vivant. Je me suis alors autorisé à penser que la variabilité des êtres humains est largement supérieure à celle des arbres ; j'en ai conclu que la science clinique devait être plus simple pour les arbres. Puis à la réflexion, j'ai modéré ce propos, car chaque arbre dépend le plus souvent d'un propriétaire, d'une législation faite par des hommes, d'un environnement immédiat et distant que l'homme a modifié. Il y a donc une grande variabilité humaine derrière chaque arbre.

Toujours avec une envie tacite d'accorder plus de valeur au diagnostic médical, j'ai alors réfléchi à la subjectivité de la parole. Un patient met des mots sur ses souffrances, il exprime son savoir profane et ses besoins de façon toujours subjective, ce qui complique la tâche du médecin. Mais encore une fois, après réflexion, j'ai modulé cet a priori, car le propriétaire de l'arbre a aussi une parole subjective et il a possiblement une pratique et un savoir profane sur les arbres supérieurs à celui d'un patient sur son corps. Tout cela vient certainement brouiller les cartes de l'arboriste diagnostiqueur !

Une différence qui me paraît cependant toujours plus importante est celle de l'enjeu vital en médecine humaine. Il ne faut cependant pas négliger que le fait de perdre tout un verger ou toute une forêt peut entraîner de graves conséquences sur la santé psychique, donc physique, du propriétaire.

Après ces premières modérations vues du côté des patients et des arbres, il reste encore à évaluer l'expert lui-même : son sens de l'observation, ses acquis scientifiques, son écoute des connaissances pratiques et des expériences passées du patient ou de l'arboriculteur, et pourquoi pas, ses opinions personnelles...

Si après tout cela, un diagnostic se dégage avec une forte probabilité, l'éthique impose de fournir au « patient » ou au « client » – ce que les médecins nomment une « une information éclairée ». Cette même éthique impose au médecin de laisser la décision finale de soins au « patient » et à l'arboriste de laisser cette décision à l'arboriculteur). Autant dire que tout cela est une utopie. D'une part, aucun expert ne peut transmettre ses connaissances de façon brève et didactique, d'autre part, les intérêts et les enjeux de chacune des parties peuvent être radicalement différents. L'expert peut viser le court-terme pour des raisons d'égo ou de profit, ou le long terme pour des raisons d'expérimentation ou d'écologie sanitaire. Par exemple, le

médecin peut choisir de prescrire ou non un traitement « miracle » aux effets secondaires graves à long terme, l'arboriste peut décider d'abattre tous les arbres d'une forêt ou d'un verger, ou choisir de laisser la sélection naturelle opérer. De leur côté, le patient ou l'arboriculteur peuvent avoir les mêmes hésitations entre long et court-terme mais pour différentes raisons, par exemple souffrance, profit immédiat, enjeu familial, voisinage, héritage, etc.

Dans tous les cas, l'expert doit se plier aux normes en vigueur et respecter la loi même si elle est contraire à sa propre idée ou à la décision du « patient » ; par exemples vaccins obligatoires ou pesticides interdits. Il existe hélas dans les deux domaines nombre d'injonctions contradictoires qui aggravent autant le stress de l'expert que celui du « patient ».

Je suppose qu'après le diagnostic d'un clinicien arboriste, le profit immédiat et les considérations écologiques peuvent être en opposition frontale. Mais, j'ose dire que c'est aussi le cas en médecine où l'on dépense – donc où l'on gagne – des sommes colossales pour de ridicules bénéfices de santé publique ou individuelle. Je suis même certain que l'arboriculture est plus éthique que la médecine sur ce point.

Cette courte réflexion dans laquelle je me suis laissé entraîner avec plaisir me conduit à envisager également l'aspect affectif, indépendamment du profit ou des inquiétudes. Que l'on me pardonne de dire que je n'aime guère certains patients, néanmoins j'espère que cela ne m'empêche pas de les diagnostiquer et de les soigner avec la même détermination. En revanche, j'aime absolument tous les arbres, mais il ne m'ennuie pas qu'on en abatte un s'il nous offre son bois. Je pourrais dire la même chose pour les vaches, mais il ne m'est définitivement pas permis de le dire pour les humains. Cet humour n'est pas aussi grinçant qu'il paraît, car il m'arrive souvent de penser que nous avons élaboré des barrières trop hermétiques entre notre espèce et toutes les autres. L'actuel courant « one health » pousse à considérer que la santé du vivant est un ensemble qui ne peut plus être compartimenté comme par le passé.

Cette courte réflexion m'amène aussi à relativiser certaines difficultés que je croyais exclusives à la pratique médicale où l'on rencontre de plus en plus de personnes s'estimant plus compétentes que le médecin. Il existe au moins trois cents sortes de psychothérapies et de pratiques alternatives en médecine. J'ai l'impression que cette diversification de l'offre atteint aussi les domaines du diagnostic et du soin dans les mondes de l'animal et du végétal. J'ai même la forte impression qu'elle touche tous les domaines de la connaissance...

Il reste enfin à chacun la possibilité de cultiver son « bon sens », tout en admettant que je n'ai qu'une définition émotionnelle et imprécise de ce terme.

Luc Perino